

parfois jusqu'au murmure. Dans les conversations avec des visiteurs dans son bureau, ses mains, qui au début reposaient sur le bord de la table de travail commençaient bientôt à faire des gestes amples et fermes, comme pour aider ses lèvres à modeler l'expression de sa pensée. Son visage, avec son halo de cheveux, son port de tête, et son allure générale étaient toujours fiers et dignes. Il avait une taille au-dessus de la moyenne, avec une forte poitrine et un dos large et athlétique, en comparaison desquels ses jambes semblaient un peu frêles. Il est certainement plus facile pour quelqu'un qui lui rendit visite une fois de dire ce qu'il remarqua dans le visage de Trotsky que pour quelqu'un qui fut à ses côtés pendant de nombreuses années dans les circonstances les plus diverses.

La seule chose que je n'aie jamais vue est la moindre expression de vulgarité. Et il n'y avait guère plus de chance d'y trouver ce qu'on nomme bonhomie. Mais une certaine douceur ne manquait pas, qui avait sans doute son origine dans la formidable intelligence dont vous sentiez toujours qu'elle était capable de tout comprendre. Ce que vous remarquiez couramment était un enthousiasme juvénile qui entreprenait toute chose joyeusement et qui en même temps était suffisamment fort pour entraîner les autres à coopérer dans l'entreprise. Lorsqu'il s'agissait de fustiger un adversaire, cette sorte de gaieté se changeait rapidement en ironie, âpre et malicieuse, alternant avec une expression de mépris, et lorsque l'ennemi était particulièrement grossier, vous pouviez, pour un instant, presque trouver une pointe de malveillance. Mais sa vivacité se retournait rapidement. « Nous les mettrons à leur place », disait-il alors avec animation. Dans l'isolement de l'exil, les circonstances les plus dramatiques dans lesquelles je pus voir Trotsky étaient ses conflits avec la police ou les incidents avec des adversaires de mauvaise foi. Dans ces moments-là sa figure se durcissait et ses yeux lançaient des éclairs, comme si soudainement cette puissante volonté, qui ordinairement ne peut être jugée que par l'œuvre de sa vie entière, s'était concentrée dans le regard. Alors il était clair pour n'importe qui que rien, rien au monde n'aurait pu le faire reculer d'un pouce sur ses positions.

## Comment il travaillait

Dans la vie quotidienne, cette puissance de volonté se dépensait dans un travail sévèrement organisé. Le moindre dérangement non motivé l'irritait à l'extrême : il haïssait les conversations décousues, les visites non annoncées, les retards ou les lacunes dans l'exécution des engagements. A coup sûr il n'y avait rien de pédant dans tout cela. Si une importante question venait se poser, il n'hésitait pas un seul instant à changer tous ses plans, mais il fallait qu'elle en vaille la peine. Si elle avait le moindre intérêt pour le mouvement, il aurait donné sans compter toute son énergie et tout son temps, mais il se montrait on ne peut plus avare de ces derniers lorsque l'insouciance, la légèreté ou la mauvaise organisation des autres menaçaient de les gaspiller en pure perte. Il amassait les plus petites parcelles de temps, la matière la plus précieuse dont la vie soit faite. Toute sa vie personnelle était rigide organisée en fonction de la qualité que l'on appelle l'unité de but. Il avait établi une hiérarchie des tâches, et menait à bonne fin quoi que ce soit qu'il entreprenne.

En règle générale, il ne travaillait jamais moins de douze heures par jour, et parfois plus, lorsque c'était nécessaire. Il restait à table le

moins longtemps possible, et après avoir partagé les repas avec lui pendant des années, je peux dire n'avoir jamais remarqué la moindre marque de joie sur son visage pour quoi que ce soit qu'il mange ou boive. « Manger, s'habiller, toutes ces misérables petites choses que l'on doit recommencer chaque jour... », me dit-il une fois.

Il trouvait sa seule diversion dans une grande activité physique. La simple marche était à peine un repos. Il marchait rapidement et en silence et on pouvait voir que son esprit était toujours au travail. De temps à autre il posait une question : « Quand avez-vous répondu à cette lettre ? » ; « Pouvez-vous me trouver cette citation ? ». Seuls, les exercices violents lui donnaient quelque repos. En Turquie, cela consistait à chasser et spécialement à pêcher, la pêche en haute mer, compliquée et agitée, où le corps devait se dépenser sans repos. Lorsque la pêche avait été bonne, c'est-à-dire très fatigante, il recommençait à travailler au retour avec un enthousiasme redoublé. Au Mexique, où la pêche était impossible, il inventa le ramassage des cactus, d'un poids énorme, sous un soleil de feu.

Evidemment, les nécessités de sa sécurité entraînaient certaines obligations. Durant les onze ans et demi de sa troisième émigration, ce fut seulement pendant quelques mois, à certains moments durant son séjour en France et en Norvège, que Lev Davidovitch put se promener à peu près librement, c'est-à-dire sans garde, dans la campagne environnant sa maison. En règle générale, chacune de ses excursions constituait une petite opération militaire. Il était nécessaire de préparer tout à l'avance, et de fixer sa route soigneusement. « Vous me traitez comme si j'étais un objet », disait-il parfois, dissimulant sous un ton plaisant l'impatience qu'il pouvait y avoir dans sa remarque.

Il exigeait le même esprit méthodique qu'il observait lui-même dans son travail de la part des camarades qui l'aidaient. Plus ils étaient près de lui, plus il exigeait d'eux et moins il s'embarrassait de formalités. Il désirait la précision en chaque chose : une lettre non datée, un document non signé l'irritait toujours, comme en général toute chose faite négligemment ou par-dessous la jambe. Faites bien quoi que ce soit que vous ayez à faire, faites-le jusqu'à ce que vous ayez fini. Et dans cette règle il ne faisait pas de distinction entre les petites choses de chaque jour et le travail intellectuel : développez votre pensée jusqu'à sa conclusion est une expression que l'on retrouve couramment sous la plume. Il avait toujours une grande sollicitude pour la santé de ceux qui l'entouraient. La santé est un capital révolutionnaire qui ne doit pas être gaspillé. Il se mettait en colère lorsqu'il voyait quelqu'un lire sous une mauvaise lumière. Il est nécessaire de risquer votre vie pour la révolution sans hésitation, mais pour quoi abîmer vos yeux alors que vous pouvez lire confortablement et intelligemment ?

## Les conversations de Trotsky

Dans les conversations avec Trotsky, ce qui frappait principalement les visiteurs était sa capacité à s'orienter dans une situation nouvelle. Il était capable de la replacer dans sa perspective générale, et en même temps de toujours donner un avis concret et immédiat. Pendant sa troisième émigration il eut souvent l'occasion de discuter avec des visiteurs venant de pays avec lesquels il n'était pas familiarisé directement, par exemple les Balkans ou l'Amérique latine. Il ne connaissait même pas leur langue, ne suivait pas leur presse, et n'avait jamais étudié particulièrement leurs problèmes spécifiques. D'abord il laissait son inter-